

Polémique autour d'une figure féminine dans quelques textes gnostiques

Anne Pasquier

Volume 3, Number 2, 1990

L'autre salut

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057608ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057608ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pasquier, A. (1990). Polémique autour d'une figure féminine dans quelques textes gnostiques. *Recherches féministes*, 3(2), 127–132.
<https://doi.org/10.7202/057608ar>

Article abstract

Among the various writings, in Coptic, from the Nag Hammadi Library, generally dated from the beginning of the second century to the middle of the fourth century A.D., some develop different traditions upon the feminine figures of the New Testament, who play an important part in it, whereas their role is often minimized in the texts of the other early Christian communities. These Coptic writings, called "gnostic", underline for example, in a polemic tone, the marked preference of the Savior for Mary Magdalena to the detriment of Peter. Therefore, a polemic can be discerned in it against the type of Christianity which leaned on Peter's authority, who very likely symbolized, for them, a church which felt embarrassed about the authority conferred upon a woman, while one was setting up a masculine ministry. The great interest the gnostics took in the female figures of the New Testament follows from their conception of God who is often seen as an androgynous being.

NOTES DE RECHERCHE

Polémique autour d'une figure féminine dans quelques textes gnostiques

Anne Pasquier

La Bibliothèque copte de Nag Hammadi (BCNH) a vu le jour dans le cadre du laboratoire d'Histoire religieuse de la Faculté de théologie de l'Université Laval. Cette collection comprend maintenant une vingtaine de volumes (texte, traduction, introduction, commentaire et index) parus aux Presses de l'Université Laval et diffusés en Europe par les éditions Peeters de Louvain. Comme l'indique son nom, elle a pour objet la traduction française suivie d'un commentaire des manuscrits coptes trouvés à Nag Hammadi, en Haute-Égypte, vers 1945. Ceux-ci furent composés entre le début du II^e siècle et la première moitié du IV^e siècle de notre ère par des gnostiques qui représentent une des formes les plus anciennes du christianisme. Presque uniquement connus à travers les livres polémiques de leurs adversaires¹ avant la découverte de Nag Hammadi et de quelques autres collections, les gnostiques furent en outre peu à peu évincés par l'Église au pouvoir. La découverte de leurs écrits éclaire donc un des côtés les plus obscurs de l'histoire religieuse des premiers siècles de notre ère.

Certains de ces écrits développent assez abondamment des traditions sur les femmes du Nouveau Testament alors que les autres communautés chrétiennes primitives tendent plutôt à minimiser leur rôle afin, par exemple, de s'assurer que les douze soient bien le seul lien entre Jésus et l'Église naissante. C'est donc avant tout dans le quatrième Évangile que les gnostiques puiseront leurs traditions à ce sujet, puisque l'attitude de Jean envers elles fut très différente de celle attestée dans les autres Églises chrétiennes du 1^{er} siècle. Par exemple, en Jean 19 : 25, trois femmes, ainsi que le disciple bien-aimé, se tiennent résolument auprès de la croix, alors que les autres disciples ont déserté, contrairement aux autres Évangiles qui les placent «à distance» (Mt 27 : 55; Mc 15 : 40)². On peut également souligner le rôle important de la samaritaine grâce à qui tout un village croira en la Parole (Jn 4 : 25sq). De plus, c'est à une femme, Marie-Madeleine, que Jésus ressuscité apparaît en premier lieu, lui demandant d'annoncer aux autres sa remontée vers le Père (Jn 20 : 11-18).

Or, pour Paul, les deux conditions essentielles pour être apôtre étaient d'avoir vu Jésus ressuscité et d'avoir été envoyé pour le proclamer. Telle est, selon Raymond E. Brown³, la logique implicite de 1 Co 9 : 1-2 et de Ga 1 : 11-16. Cet auteur écrit : «Une

clé pour comprendre l'importance donnée à l'apostolat de Pierre nous est donnée par la tradition qui le reconnaît comme le premier à avoir vu Jésus ressuscité» (1 Co 15 : 5; Lc 24 : 34). Mais, comme on l'a vu chez Jean et aussi en Mt 28 : 9-10, une tradition différente attribue ce privilège à une femme. Tradition que conserveront et développeront certains gnostiques.

De plus, dans les traités gnostiques où le rôle de Marie⁴ est mis en relief, celui de Pierre est au contraire minimisé, ce dernier allant même jusqu'à témoigner de l'hostilité ou de la jalousie à l'égard de celle-ci. Cette opposition symbolique reflète l'état non uniforme du christianisme ancien, celui des II^e et III^e siècles, au sein duquel diverses communautés et doctrines discutent et quelquefois s'affrontent. Il s'agissait, en fait, pour chaque groupe de chrétiens, d'établir l'autorité d'un apôtre — ou d'un disciple — qui semblait le plus à même de représenter la forme de christianisme qui était le sien afin de montrer qu'on était les vrais héritiers de la tradition de Jésus. Par exemple, Origène dans son *Contre Celse*, transmet l'opinion de son adversaire qui affirme connaître des groupes chrétiens disciples, les uns de Salomé, les autres de Marie, les autres de Marthe⁵. En plaçant ainsi Marie face à Pierre, le plus connu des douze, ces gnostiques se mettaient symboliquement eux-mêmes face aux Églises qui vénéraient Pierre et les douze, ces Églises apostoliques que l'on appellera au II^e siècle la «Grande Église» (c'est-à-dire les Églises apostoliques étroitement reliées entre elles par une même structure d'épiscopat et de presbytérat en croissance et dans une reconnaissance mutuelle)⁶.

Polémique à propos de la distinction homme/femme

Dans ces textes où la supériorité de Marie est affirmée, un aspect particulier ressort en prenant un tour polémique : l'opposition homme/femme. Dans l'*Évangile selon Thomas*⁷, Simon Pierre dit aux disciples : «Que Marie se sépare de nous, car les femmes ne sont pas dignes de la Vie». Deux autres traités gnostiques, l'*Évangile selon Marie* et la *Pistis Sophia* relatent également la jalousie et l'hostilité de Pierre à l'endroit de cette femme «qui nous enlève la place en ne laissant parler aucun de nous, mais qui parle une foule de fois». Dans ce dernier traité en effet, 39 des 46 questions posées à Jésus sortent de la bouche de Marie. À Pierre, Jésus répond : «Que celui en qui la puissance de son Esprit bouillonnera pour lui faire comprendre ce que je dis, que celui-là s'avance et qu'il parle», qu'il soit homme ou femme!

Il est vraisemblable que ces gnostiques qui prétendaient leur langage inspiré par l'Esprit, aient fait appel à la tradition johannique sur l'Esprit telle qu'on la voit dans le quatrième Évangile, car unique est la place qui lui est reconnue (bien qu'elle soit importante dans les autres Évangiles) : l'Esprit ou le Paraclet est vu comme un maître qui enseigne avec autorité toutes choses ou encore comme le révélateur venu remplacer le Jésus terrestre. Comme le souligne Raymond E. Brown, cette mise en relief, de même que le don de l'Esprit promis à tout croyant, devait «avoir relativisé chez quiconque dans l'Église la charge officielle d'enseigner»⁸. En d'autres mots, la vérité du témoignage de quelqu'un était attribuée au Paraclet que chaque croyante

et croyant était appelé à recevoir. Il se peut donc que les communautés gnostiques se soient distinguées à cet égard des Églises apostoliques occupées à institutionnaliser de façon croissante les ministères ecclésiastiques.

Plusieurs auteurs ont bien mis en évidence le fait que pour les gnostiques, les paroles de Jésus sont les instruments principaux pour la communication du salut. Leurs écrits, en réalité, ne présentent pas sa vie historique, mais il est compris comme «le vivant», vivant toujours dans les paroles de sagesse. Or, si les paroles donnent accès à la connaissance et à la Vie, on doit les analyser et les interpréter. Ce faisant, les dits de Jésus deviennent des «mystères», c'est-à-dire des paroles que seule la personne possédant l'Esprit divin peut pénétrer pour en donner une interprétation vivifiante. L'apôtre ou le disciple (ici Marie) assume alors le rôle de garant de la tradition et en devient l'interprète inspiré. Le Jésus terrestre n'étant plus présent, les interprétations ajoutées aux paroles de Jésus deviennent partie intégrante de cette tradition — la parole étant en ce sens vivante. L'interprétation devenue elle-même parole peut, de ce fait, être mise de façon fictive dans la bouche même du Jésus ressuscité puisqu'elle est inspirée par l'Esprit. C'est pourquoi la bibliothèque gnostique regorge d'évangiles mis sous le nom de Thomas, de Marie, de Philippe ou d'autres disciples. Ces «évangiles» représentent le Sauveur ressuscité venu, sous la forme de l'Esprit en chacun, dialoguer avec eux : il vient ainsi leur révéler l'interprétation vraie des paroles, c'est-à-dire l'interprétation enseignée par ces gnostiques des II^e et III^e siècles, mais rejetée par d'autres groupes chrétiens.

L'hostilité de Pierre envers Marie et la préférence que le Sauveur témoigne à celle-ci nous permettent donc de croire que ces textes reflètent les tensions qui ont traversé le christianisme à ses débuts. On peut y voir l'indice d'une polémique contre le type de christianisme qui allait triompher et qui s'appuyait sur les deux grandes figures de Pierre et de Paul; et, peut-être plus directement, contre la hiérarchie ecclésiastique se mettant en place. Pierre symbolisait vraisemblablement aussi une Église qui trouvait gênante l'autorité attribuée à une femme alors qu'on organisait un ministère masculin; une Église qui s'opposait à ce que les apparitions du Christ ressuscité aux femmes confèrent à celles-ci le privilège d'enseigner ou d'annoncer. On sait que dans certains groupes gnostiques, les femmes remplissaient des fonctions importantes lors des cérémonies religieuses, qu'elles enseignaient et prophétisaient. Témoin, entre autres, ce passage de Tertullien : «[...] Et chez les femmes hérétiques elles-mêmes, quelle impudence! N'osent-elles pas enseigner, disputer, exorciser, promettre des guérisons, peut-être même baptiser?»⁹

L'androgynie ou la réunification du masculin et du féminin

D'autre part, la préférence du Sauveur pour Marie que soulignent ces écrits est perçue comme une manifestation de l'androgynie divine et symbolise le retour à l'unité originelle. Pour les gnostiques, l'analogie du masculin et du féminin, basée sur une interprétation du texte de Genèse, a une signification profonde pour le salut¹⁰, c'est par cette symbolique que Dieu s'exprime et se révèle. Comme l'explique *l'Évangile*

selon Philippe : «La Vérité n'est pas venue dans le monde nue, mais elle est venue dans les symboles et les images, le monde ne la recevra pas autrement»¹¹. Quand il se révèle, Dieu est en effet souvent conçu comme une unité contenant en elle-même deux principes ou deux aspects, masculin et féminin. Cette conception de Dieu est certainement à l'origine de l'intérêt particulier porté aux figures féminines du Nouveau Testament par certains gnostiques, car, se basant sur le mot hébreu *ruah*, signifiant «souffle; esprit», qui est féminin, des textes comme *l'Évangile selon Philippe* ou *l'Évangile selon Thomas*, ont fait de Marie la représentation de l'Esprit et de l'Église sortant du côté percé du Fils lors de la Passion, comme Ève d'Adam (Nag Hammadi, codex II, p. 59 : 6-11 et p. 51 : 18-26).

Évoquant en effet Jean 19 : 25, le premier représente Marie au pied de la croix et la décrit alors comme la compagne du Sauveur ou son épouse. Cette symbolique fait évidemment appel au langage le plus concret ainsi qu'aux conceptions religieuses du temps où l'homme est considéré comme origine de la femme. Dans le texte de Genèse, en effet, la femme a été tirée de l'homme et doit se réunir à lui; les deux ne forment alors qu'une seule chair (Gn 2 : 24). Dans un passage de *l'Évangile selon Thomas* qui évoque Jean 12 : 32-33¹², Jésus dit à propos de Marie : «Voici que moi-même je vais l'attirer afin de la rendre mâle, si bien qu'elle deviendra quant à elle un Esprit vivant [...]» (p. 51 : 18-26).

La distinction concrète homme/femme est transfigurée en une image symbolique qui exprime d'abord une séparation ontologique. Les gnostiques ayant une vision pessimiste de notre monde, une vision influencée par le platonisme, s'y sentent «étrangers» et comme tombés d'en haut, retranchés pour ainsi dire. Racontée de façon mythologique, cette séparation est décrite comme une perte de l'androgynie, chacun ici-bas étant comme une portion féminine captive en ce monde dont la partie masculine est dans le monde supérieur. Cet élément féminin (c'est-à-dire l'Esprit) qui représente la partie spirituelle de chacune et chacun ici-bas est enfermé dans le corps depuis le début du monde mais, comme endormi ou potentiel avant la venue du Sauveur. De même, la Vérité contenue dans les Écritures demeure-t-elle cachée jusqu'à la Révélation. Cet élément féminin, c'est donc l'Église spirituelle attendant d'être manifestée.

C'est pourquoi le Sauveur va l'attirer afin «de la faire mâle». Elle retrouvera son conjoint masculin pour ne plus former avec lui qu'un seul être. Elle deviendra alors un Esprit vivant ou la mère des vivants, celle par qui vient le salut, car elle est le corps ressuscité du Fils, c'est-à-dire celle qui le représente en ce monde. Le salut se déroulant dans l'histoire, ce n'est qu'à la fin, lorsque toutes et tous auront été rassemblés, que Marie aura retrouvé complètement son unité androgynique. Pour plusieurs gnostiques, la Vérité ou la Révélation se manifeste ici-bas sous les traits d'une femme : «car, [...] le monde n'eût pu supporter l'élément masculin qu'elle possède»¹³. Comme on l'a évoqué plus haut, les «évangiles» gnostiques ne représentent pas la vie du Jésus terrestre — sa vie terrestre est vue comme une étape nécessaire, mais elle n'a pas de signification pour le salut; dans ces écrits, en revanche, il se manifeste après la résurrection sous la forme de son corps spirituel, l'Église, pour annoncer la vie éternelle aux hommes.

En d'autres mots, Jésus se manifeste en chacun de celles et ceux qui constituent l'Église, car l'unité androgynique doit s'opérer en chaque croyante et croyant. Comme le dit *l'Évangile selon Thomas* : «toute femme qui se fera homme entrera dans le Royaume des cieux» (p. 51 : 24-26). C'est alors, dans la mesure où l'Esprit qui est en chacune et chacun devient vivant, c'est-à-dire se met à bouillonner et à parler lorsqu'il a retrouvé son conjoint masculin, que l'Église s'unit peu à peu au Fils-Homme. Par l'Esprit qui les unifie en une Église, ils et elles peuvent alors se considérer comme membres les uns des autres.

De nombreux traités gnostiques décrivent le monde spirituel ou le Royaume sous l'aspect d'un Homme de Lumière — homme étant alors entendu au sens générique — qui réunit en lui les deux aspects complémentaires, masculin et féminin, totalement unifiés. Cette réunification, que chacun et chacune doivent effectuer ici-bas, est vue comme un engendrement spirituel proche de ce qui est demandé dans le quatrième Évangile, en Jean 3 : 3 et 3 : 5, où il est dit qu'il faut naître de nouveau, c'est-à-dire renaître de l'Esprit et de l'eau. Tout comme Ignace d'Antioche écrivait dans sa *Lettre aux Romains* (6 : 1-2) : «Mon enfantement approche [...]. Laissez-moi recevoir la pure lumière; quand je l'aurai reçue, je deviendrai à la vérité homme».

Anne Pasquier
Faculté de théologie
Université Laval

Notes

- 1 . Leurs adversaires, c'est-à-dire les Pères de l'Église qui ont composé des traités polémiques contre les gnostiques, tels Irénée de Lyon (II^e siècle), Tertullien et Origène (fin du II^e siècle et première moitié du III^e siècle).
- 2 . On trouve dans le *Nouveau Testament* différentes traditions et positions idéologiques qui montrent que le christianisme n'était pas uniforme à ses débuts. Malgré ces différences, les livres qui le composent ont été peu à peu rassemblés pour former un «canon» aujourd'hui reçu par toutes les Églises chrétiennes. Pour l'essentiel, ce processus est l'oeuvre de chrétiens du second siècle. Mais cet ensemble que constitue le *Nouveau Testament* ne fut que progressivement accepté par les diverses Églises particulières. Sur ce sujet, voir R.-M. GRANT, *La formation du Nouveau Testament*, éd. du Seuil, Paris, 1969.
- 3 . R. E. BROWN, *La communauté du disciple bien-aimé (Lectio Divina, 115)*, éd. du Cerf, Paris, 1983 : 207.
- 4 . Il est quelquefois précisé qu'il s'agit de Marie-Madeleine. Il est possible que les textes gnostiques, comme beaucoup d'autres au début du christianisme, aient assimilé Marie-Madeleine à Marie, la soeur de Marthe et de Lazare. Quoiqu'il en soit, le problème a moins d'importance ici dans la mesure où ces gnostiques insistent non pas sur le caractère historique des personnages, mais sur leur fonction symbolique.

- 5 . ORIGÈNE, *Contre Celse*, 5 : 62, éd. M. Borret (*Sources chrétiennes*, 147), Paris, 1969 : 168-169.
- 6 . Voir R. E. BROWN, *op. cit.* : 88-96.
- 7 . *L'Évangile selon Thomas* est le deuxième traité du codex II de Nag Hammadi : 32,10-51, 28; *l'Évangile selon Marie* dont il est question quelques lignes plus loin provient d'une autre collection que celle de Nag Hammadi de même que la *Pistis sophia*: le premier est dans le papyrus de Berlin 8502 : 7, 7-19, 5, le second dans un parchemin de Londres à la British Library, additional 5114 : 1-318.
- 8 . R. E. BROWN, *op. cit.* : 153. En I Jean 2 : 27 par exemple, il est dit : «Vous n'avez besoin de personne pour vous enseigner», parole qui sera répétée dans la *Lettre secrète de Jacques* de Nag Hammadi.
- 9 . TERTULLIEN, *De la prescription contre les hérétiques*, 41 trad. franç., R.-F. REFOULÉ, P. DE LABRIOLLE (*Sources chrétiennes*, 46), Paris, 1957 : 147-148. Sur ce sujet, voir E.-S. FIORENZA, «Word, Spirit and Power : Women in early christian Communities», in *Women of Spirit*, éd. R. Reuther, E. McLaughlin, New York, 1979. Aussi E. PAGELS, *Les Évangiles secrets*, Paris, Gallimard, 1982, chap. III, 103sq.
- 10 . Voir E. PAGELS, *op. cit.* : 91-115.
- 11 . Codex II de Nag Hammadi : 51, 29-86, 19.
- 12 . «Et quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. Il parlait ainsi pour laisser entendre de quel genre de mort il allait mourir.»
- 13 . IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, livre I, 14,1, trad. franç., A. ROUSSEAU, L. DOUTRELEAU (*Sources chrétiennes*, 264), Paris, 1979 : 206-207.